

34
15
342

**Jean-Paul
Nozière**

Tangos

FLEUVE NOIR

DU MÊME AUTEUR

- La vie sauvage* (Flammarion, 1986)
Souviens-toi de Titus (Rageot, 1989)
Des crimes comme ci comme chat (Rageot, 1992)
L'amour K.O. (Rageot, 1993)
Une sixième en accordéon (Rageot, 1996)
Les assassins du Cercle Rouge (Flammarion, 1997)
La chanson de Hannah (Nathan, 1995)
Tu vau mieux que mon frère (Gallimard, 1994)
Dossier top secret (Gallimard, 1994)
Un été algérien (Gallimard, 1990)
Retour à Ithaque (Gallimard, 1992)
Bye Bye Betty (Gallimard, 1993)
Et vous mourrez longtemps (nouvelle, recueil
avec 12 auteurs, Gallimard, Page Noire, 1995)
Pas de pourliche pour miss Blandiche (Gallimard,
Page Noire, 1996)
Ma chère Béa (Gallimard, Série Noire, 1995)
Ma vie c'est l'enfer (réédition, Gallimard, 1996)
Un été 58 (Seuil, 1995)
Le ville de Marseille (Seuil, 1996)
Billi Joe (Fleuve Noir, 1996)
La vie est immense (nouvelle, *Douze et amères*,
recueil avec 11 auteurs, Fleuve Noir, 1997)
Sabbat chez les ploucs (Gallimard, 1997)

À PARAÎTRE

Adieu mes jolies (Seuil, septembre 1998)

023485057

823

DANS LA MEME COLLECTION

1	Cherchez le bonheur	1	Cherchez le bonheur
2	Cherchez le bonheur	2	Cherchez le bonheur
3	Cherchez le bonheur	3	Cherchez le bonheur
4	Cherchez le bonheur	4	Cherchez le bonheur
5	Cherchez le bonheur	5	Cherchez le bonheur
6	Cherchez le bonheur	6	Cherchez le bonheur
7	Cherchez le bonheur	7	Cherchez le bonheur
8	Cherchez le bonheur	8	Cherchez le bonheur
9	Cherchez le bonheur	9	Cherchez le bonheur
10	Cherchez le bonheur	10	Cherchez le bonheur
11	Cherchez le bonheur	11	Cherchez le bonheur
12	Cherchez le bonheur	12	Cherchez le bonheur
13	Cherchez le bonheur	13	Cherchez le bonheur
14	Cherchez le bonheur	14	Cherchez le bonheur
15	Cherchez le bonheur	15	Cherchez le bonheur
16	Cherchez le bonheur	16	Cherchez le bonheur
17	Cherchez le bonheur	17	Cherchez le bonheur
18	Cherchez le bonheur	18	Cherchez le bonheur
19	Cherchez le bonheur	19	Cherchez le bonheur
20	Cherchez le bonheur	20	Cherchez le bonheur
21	Cherchez le bonheur	21	Cherchez le bonheur
22	Cherchez le bonheur	22	Cherchez le bonheur
23	Cherchez le bonheur	23	Cherchez le bonheur
24	Cherchez le bonheur	24	Cherchez le bonheur
25	Cherchez le bonheur	25	Cherchez le bonheur

TANGOS

D4

1999
14962

DANS LA MÊME COLLECTION

- | | | |
|----|---|--------------------------------------|
| 1 | <i>Une ville rose et noire</i> | Pierre LE COZ |
| 2 | <i>Tout ce qui est à toi...</i> | Sandra SCOPPETTONE |
| 3 | <i>Rouge, impair et manque</i> | Eric KNIGHT |
| 4 | <i>Trois jours d'engatse</i> | Philippe CARRESE |
| 5 | <i>Je te quitterai toujours</i> | Sandra SCOPPETTONE |
| 6 | <i>Mourez, nous ferons le reste</i>
<i>Le flic qui n'avait pas lu Proust</i>
(grand format) | Christian CAMBUZAT
Georges MORÉAS |
| 7 | <i>Cap des Palmes</i> | Alain NUEIL |
| 8 | <i>Faux frère</i> | Béatrice NICODÈME |
| 9 | <i>Filet garni</i> | Philippe CARRESE |
| 10 | <i>Poissons noyés</i> | Laurence GOUGH |
| 11 | <i>La solution esquimau</i> | Pascal GARNIER |
| 12 | <i>Juillet de sang</i> | Joe R. LANSDALE |
| 13 | <i>Éloge de la vache folle</i> | Christophe CLARO |
| 14 | <i>Billi Joe</i> | Jean-Paul NOZIÈRE |
| 15 | <i>Le Petit Parisien</i> | Frank GOYKE |
| 16 | <i>Toi, ma douce introuvable</i> | Sandra SCOPPETTONE |
| 17 | <i>Rafael, derniers jours</i> | Gregory McDONALD |
| 18 | <i>Le doigt d'Horace</i> | Marcus MALTE |
| 19 | <i>Délit de fuite</i> | Bernard ALLIOT |
| 20 | <i>Corinne n'aimait pas Noël...</i>
<i>La vie truquée</i>
(grand format) | Jean-Luc TAFFOREAU
G.-J. ARNAUD |
| 21 | <i>La vie duraille</i> | J.-B. NACRAY |
| 22 | <i>Béton-les-Bruyères</i> | Olivier PELOU |
| 23 | <i>L'honneur perdu</i>
<i>du sergent Rollins</i> | Nicholas MEYER |
| 24 | <i>La traversée du dimanche</i>
<i>Blood posse</i>
(grand format) | Boris SCHREIBER
Phillip BAKER |
| 25 | <i>Cyclone</i> | Alain NUEIL |

- | | | |
|----|--|--------------------|
| 26 | <i>Ligne dure</i> | Laurence GOUGH |
| 27 | <i>Pet de Mouche et
la princesse du désert</i> | Philippe CARRESE |
| 28 | <i>Le lac des singes</i> | Marcus MALTE |
| 29 | <i>Mortelle déviance</i> | Frank GOYKE |
| 30 | <i>La place du mort</i> | Pascal GARNIER |
| 31 | <i>Toute la mort devant nous</i> | Sandra SCOPPETTONE |
| 32 | <i>Cœur-Caillou</i> | Virginie BRAC |
| 33 | <i>On a rempli les cercueils
avec des abstractions</i> | KÂÂ |
| 34 | <i>Un matin à Trieste</i> | Edith KNEIFL |
| 35 | <i>Ultime retour à Berlin</i> | Silvo LAHTELA |
| 36 | <i>Douze et amères
(nouvelles noires)</i> | COLLECTIF |
| 37 | <i>La vie est une marie-salope</i> | Serguei DOUNOVETZ |
| 38 | <i>Les crimes de la via Medina-Sidonia</i> | Santo PIAZZESE |
| 39 | <i>Carnage, constellation</i> | Marcus MALTE |
| 40 | <i>Les faiseurs de crime</i> | Eric Frank RUSSELL |
| 41 | <i>Mort à l'hameçon</i> | Laurence GOUGH |
| 42 | <i>Tangos</i> | Jean-Paul NOZIÈRE |

NOTICE TO CONTRIBUTORS

<p>1. Introduction 2. Philosophy 3. Theoretical Framework 4. Methodology 5. Data Collection 6. Data Analysis 7. Results 8. Discussion 9. Conclusion 10. References 11. Appendix 12. Glossary 13. Acknowledgements 14. Author Biographies 15. Correspondence 16. Contact Information 17. Copyright 18. Disclaimer 19. Privacy Policy 20. Terms of Service 21. About Us 22. Mission Statement 23. Vision Statement 24. Core Values 25. History 26. Leadership 27. Board of Directors 28. Advisory Board 29. Partners 30. Sponsors 31. Donors 32. Volunteers 33. Staff 34. Interns 35. Alumni 36. Friends 37. Supporters 38. Benefactors 39. Patrons 40. Beneficiaries 41. Grantees 42. Recipients 43. Clients 44. Customers 45. Stakeholders 46. Community 47. Society 48. World 49. Universe 50. Everything</p>	<p>26. Introduction 27. Philosophy 28. Theoretical Framework 29. Methodology 30. Data Collection 31. Data Analysis 32. Results 33. Discussion 34. Conclusion 35. References 36. Appendix 37. Glossary 38. Acknowledgements 39. Author Biographies 40. Correspondence 41. Contact Information 42. Copyright 43. Disclaimer 44. Privacy Policy 45. Terms of Service 46. About Us 47. Mission Statement 48. Vision Statement 49. Core Values 50. History 51. Leadership 52. Board of Directors 53. Advisory Board 54. Partners 55. Sponsors 56. Donors 57. Volunteers 58. Staff 59. Interns 60. Alumni 61. Friends 62. Supporters 63. Benefactors 64. Patrons 65. Beneficiaries 66. Grantees 67. Recipients 68. Clients 69. Customers 70. Stakeholders 71. Community 72. Society 73. World 74. Universe 75. Everything</p>
---	--

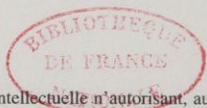
JEAN-PAUL NOZIÈRE

TANGOS

FLEUVE NOIR

JEAN-PAUL NOZIERE

TANGOS



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1998, Editions Fleuve Noir.

ISBN 2-265-06299-5

« On peut toujours rentrer chez soi
mais on est souvent déçu. »

Quand la ville dort de John Huston

« On peut toujours rester chez soi
dans un tel sentiment d'angoisse »
Grand tableau de John Hanson

Le tableau intitulé "On peut toujours rester chez soi dans un tel sentiment d'angoisse" est une œuvre majeure de John Hanson, peintre américain d'origine japonaise. Cette œuvre, réalisée en 1945, est une grande toile qui explore les thèmes de l'isolement, de l'angoisse et de la recherche d'un refuge. Le tableau est divisé en plusieurs sections, chacune représentant un aspect différent de l'expérience humaine. Au centre, un homme est assis sur un banc, regardant vers le spectateur avec une expression de tristesse et de désespoir. À sa droite, une femme est assise sur un autre banc, semblant être dans un état de choc ou de détresse. À gauche, un homme est assis sur un banc, regardant vers le spectateur avec une expression de tristesse et de désespoir. Le tableau est divisé en plusieurs sections, chacune représentant un aspect différent de l'expérience humaine. Le style de Hanson est caractérisé par ses couleurs vives et ses formes géométriques, qui créent une atmosphère de tension et de conflit. Cette œuvre est considérée comme l'une des plus importantes de son œuvre, et elle a été exposée dans de nombreuses galeries et musées à travers le monde.

John Hanson
1945

Milou rentrait à la maison.

Le ciel s'était mis à l'unisson. Un bleu transparent, cloqué de minuscules taches blanches. Juste de quoi prouver qu'il existait bel et bien quelque chose au-dessus de la tête de Milou. Il n'aimait pas la limpidité parfaite des ciels, si inquiétante. Peu importe, il rentrait. C'était l'essentiel.

Milou conduisait la Cherokee avec prudence. Il avait inspecté la carrosserie avant de s'installer au volant. Pas la moindre trace sur la peinture noire. Maurice avait fait du bon travail. La voiture attendait Milou sur le parking de la clinique. Elle était réparée. Réservoir rempli. Impeccable. Maurice était impeccable. La Cherokee était impeccable. Voilà ce que se disait Milou durant les premiers kilomètres, retrouvant d'emblée son plaisir de conduire le 4x4. Surtout, ne pas penser à Babeth. Il y parvenait, même si en grim pant dans la Cherokee, son regard avait effleuré le large pneu avant gauche. Une réaction stupide puisque Maurice lavait la voiture à grande eau chaque jour et qu'il avait dû, cette fois, traquer les taches suspectes.

Milou rétrograda en quatrième, puis en troisième. Soixante kilomètres heure. Pourquoi se presser ? Après une semaine de dépression, il respirait la vie à

pleins poumons. Profiter du ciel magnifique, apprécier la chaleur qui inondait son dos d'une transpiration délicieuse. Jouir des paysages magiques de sa campagne. Chaque minute écoulée le rapprochait de la maison, d'une jouissance plus grande encore, certes, mais qu'il souhaitait distiller après ce qu'il avait vécu. Il se contorsionna pour prendre son mouchoir dans la poche du jean's. La Cherokee ne broncha pas malgré les gesticulations. La main palpa la plaquette crissante du Lexomil. Milou ricana. Le toubib se mettait le doigt dans l'œil : une fois le portail de la maison franchi, adieu les médicaments. Ce genre d'événement se payait d'une semaine de déprime, tout le personnel de la clinique le confirmait, mais maintenant il repartait sur de nouvelles bases. Il n'avait pas l'intention d'écraser une fille tous les ans. Un accident est un accident, il s'en produit des centaines chaque jour, la malchance était au rendez-vous, point à la ligne.

— Merde, après tout ! murmura Milou.

Malgré ses bonnes résolutions, l'image du crâne ouvert de Babeth apparut sur ses rétines. Il ne la connaissait pas, pourquoi il l'appelait Babeth ? L'indignation ne servait à rien. Au contraire, l'image se précisa. La jambe gauche en angle droit avec le bassin, la jupe retroussée dévoilant la culotte de dentelle, bleue comme un triangle de ciel.

Milou prit une cassette au hasard, dans le casier près du levier de vitesses. Il appuya sur « play », peut-être avec trop de fébrilité. Son visage s'illumina dès les premières notes de musique. Un choix hasardeux était comme la lecture d'un horoscope, il déterminait le ton de la journée et voilà qu'Arno chantait. Son

interprète préféré. Du moins, parmi ses récentes découvertes. En plus, il commençait par sa chanson fétiche. Au fond, la vie était simple si on prenait la peine de ne pas la compliquer. Milou poussa le volume du son. Arno possédait une voix stupéfiante, celle d'un mourant plein d'énergie, se disait Milou en riant, oui c'est exactement ça, une voix de cancer de la gorge ou d'agonisant se foutant du monde. Car Arno se foutait du monde et c'est ce que Milou appréciait chez le chanteur belge. Déjà, chanteur belge, ça donnait à réfléchir, mais quand il parlait de sa mère, il fallait écouter ! Milou écouta.

Ma mère, elle a dans les yeux quelque chose

Quelque chose d'une allumeuse.

Quelque chose d'une emmerdeuse.

A croire qu'Arno faisait le portrait de sa connasse de mère à lui, Milou. Il rembobina la bande afin de réécouter. Les dernières images de la semaine calamiteuse passée à la clinique s'estompèrent. Il roulait toujours à petite vitesse, en admirant le paysage, identifiant chaque bâtiment isolé, souvent des fermes abandonnées. Il repéra les terres de Bordenave, puis, immédiatement sur la gauche cette fois, les propriétés des frères Alsina. Les derniers éleveurs du coin, riches comme Crésus. Ils se partageaient la région.

Milou inclina la tête vers la fenêtre ouverte. Il sentirait davantage la force du vent brûlant qui s'engouffrait dans la Cherokee. Il inhalerait les odeurs fabuleuses de la nature. Ce détour, au lieu de rentrer directement en empruntant la nationale, était une excellente idée. Il avait le temps. Les parfums de la

campagne ne s'exprimaient vraiment que sur une départementale déserte, bordée de prairies où brouaient des vaches indifférentes. Elles levaient à peine la tête au passage de la Cherokee et Milou fit plusieurs fois un signe de la main, en criant « salut les vaches » et, chaque fois, il éclatait de rire. L'air sentait l'été, la bouse, l'herbe sèche à cause de la canicule et parfois l'écorce chaude de la forêt proche. Des odeurs imperceptibles que Milou était fier de capter. Seul un vrai cambroussard ressentait les vibrations de la nature et ça n'avait rien à voir avec les images toutes faites des citadins. La ville lui paraissait si lointaine. Milou se souvint avec délectation de son arrivée à Sponge, dix ans plus tôt. C'était si insensé qu'il se mit à sourire en se mordant la lèvre et en hochant la tête. Il conduisait la Cherokee d'une seule main, après avoir monté au maximum le son du radio-cassette. Arno feulait son « Tango de la peau ». Milou se détendit complètement. Au point de hurler le « Tango de la peau » qu'il connaissait par cœur et, puisque aucun Spongeois ne le voyait, il tambourina le refrain sur le volant. Les yeux trempés de rire.

J'ai vu elle avec elle, j'ai vu lui avec lui...

C'est le tango de la peau,

La peau c'est chaud.

Il avait découvert Sponge par hasard. Il cherchait un coin pour pêcher la truite. A l'époque, Milou habitait Lyon, de vagues études de droit pour une histoire de Sécu et sa connasse de mère qui mourait. Un petit paquet de fric lui revenait, pas de quoi flamber longtemps, mais assez pour ne pas se fatiguer une année

ou deux. Milou était tombé sur un dépliant, au Syndicat d'initiative de la place Bellecour :

SPONGE

Ses trois rivières. Sa vallée ombragée.

Auberge du Moulin : chambres calmes, au bord de l'eau. Avec douche.

« Avec douche » l'avait amusé, Milou. Comme la plupart des citadins, il promenait dans sa tête une cargaison de clichés sur la campagne.

Une photo montrait un ciel bleu. Milou avait craqué, tellement le bleu était intense. Une couleur épaisse à la Van Gogh, avec une seule touche de blanc, en plein milieu, attestant que le ciel n'était pas du chiqué. Une maison près d'une rivière, une roue à aubes et, devant, une femme souriante désignant le bonhomme de contreplaqué bariolé sur lequel s'affichaient les menus. Milou avait pris sa canne à lancer, un sac de voyage, et hop ça roule jusqu'à Sponge, le patelin où perchait l'auberge. Dix ans plus tôt, il ne s'intéressait pas aux voitures. Il conduisait une 205 diesel pourrie. De toute façon, il ne disposait pas de moyens financiers lui permettant de rêver à une Cherokee, ni alors, ni jamais.

L'Auberge du Moulin était à l'écart de la ville. Une vraie carte postale de la cambrousse, telle que Milou se l'imaginait et telle que le guide Michelin la décrivait. Milou n'en revenait pas en sortant son sac de voyage du coffre de la 205. Un ciel effectivement rutilant. Presque trop. Des canards barbotaient sur la rivière qui caressait les murs de la bâtisse. Même un cygne, oui, Milou s'en souvenait, il y avait un cygne !

La roue à aubes de l'ancien moulin existait bel et bien, comme l'annonçait la publicité, mais avec une cascade en plus, celle d'un déversoir qui crachait une eau scintillante. Milou était sidéré. Bon Dieu, où il était tombé ? Il s'attendait à voir Blanche Neige et les sept nains sortir de la proche forêt, en nasillant « ayi, ayo, on rentre du boulot » !

La femme du dépliant était la patronne. Martine Beaujour — non, non, il n'exagérait pas, Milou — et pour une belle journée, ça avait été une belle journée. En s'emparant de son bagage, elle avait précisé, sans qu'il pose la moindre question :

— Ce soir, au dîner, je vous servirai un échaudé d'escargots. Vous verrez, c'est délicieux et après, ce sera du canard à l'oseille pris dans une gelée de mûres.

Une rouquine comme il n'en existait plus guère, admirait Milou, pendant que la patronne lui montrait la salle de bains, la penderie, retapait les oreillers, le lit, allumait la lampe de chevet, et finalement il avait enfin compris quand elle avait ôté sa jupe, puis son chemisier, en un tour de main, même pas le temps pour Milou de vider ses poches sur la table de nuit comme il en avait l'habitude quand il arrivait dans une chambre d'hôtel.

Et ça aussi demeurerait une belle image de conte de fée, dans la mémoire de Milou, la séance de baise qui avait suivi, avant la partie de pêche, la fenêtre ouverte par laquelle le soleil s'engouffrait, le murmure de la cascade, le roucoulement des tourterelles mêlé aux caquètements des canards. Jamais Milou ne racontait son aventure. Qui le croirait ?

Le conte de fée s'était brouillé deux ou trois mois plus tard, puisque le mari avait assassiné Martine Beaujour. De toute façon, Milou n'était pas retourné à l'auberge. Il avait choisi une autre solution : s'installer à Sponge. Il habitait le bourg depuis dix ans. Et comment ! Il s'était fondu à lui, oubliant son passé de Lyonnais, devenant un plouc modèle, expression qu'il servait souvent et qui lui permettait d'éliminer de ses relations ceux qui ricanaient.

Milou ralentit encore. Il désirait profiter au maximum des derniers kilomètres de la petite route avant qu'elle ne rejoigne la nationale effleurant Sponge. Autant changer de cassette pendant qu'il avançait si lentement. Les Cranberries. Après Arno, il choisissait encore une voix extraordinaire, une tonalité fêlée chez une fille qui râlait ses « in your head, in your head » comme une incantation. Milou était mal à l'aise chaque fois qu'il l'écoutait. La fille semblait être au troisième étage de la tour Eiffel et adresser une supplique à Dieu sait qui avant de se lancer dans le vide.

Oui, songeait Milou en braillant « in your head », quelle chance d'atterrir à Sponge. Maintenant, il avait trente-cinq ans, il était riche, enfin à peu près riche, et il rentrait à la maison. Il reprendrait ses habitudes et ses nombreuses activités grâce auxquelles il oublierait vite sa cure de sommeil. La chance l'accompagnait depuis longtemps. Un accroc, après dix ans de réussite, était normal. Milou revoyait le hangar où il avait débuté. Une misérable bâtisse en tôle, ni plus ni moins qu'un entrepôt bourré de marchandises. Pas d'autorisation légale, rien, et aujourd'hui il dirigeait le seul supermarché du coin. Son magasin arrosait tous les

bleds des environs. Il en obtenait autant qu'il en voulait, des autorisations ! Les élus signaient n'importe quoi. Pourtant, Milou convenait que s'il n'avait pas trafiqué tranquillement durant les premières années, jamais il n'aurait amassé autant de fric. Encore un des clichés sur la campagne qu'il avait dû réviser. Avant, il croyait que chacun se mêlait des affaires du voisin et que le sport préféré à la cambrousse consistait à regarder par le trou des serrures. Milou secoua vigoureusement la tête, en signe de dénégation et dit à voix haute :

— Mais non, bien sûr que non, tout le monde se fout de tout pourvu qu'il y ait du fric à la clé.

Le pare-brise renvoya la phrase comme un punching-ball. Milou grimaça. Ses souvenirs le ramenaient à Bordoux, l'entreprise de transports Bordoux sur laquelle Milou avait compté pour organiser ses trafics aux quatre coins de l'Europe, voire du monde. A Sponge, qui ne profitait pas des camions ? Mais voilà, il avait écrasé Babeth Bordoux.

Une malchance vertigineuse, se répétait Milou, pourquoi cette gamine-là, merde, enfin il en existait plein d'autres dans le patelin. C'était injuste.

La contrariété desservait le physique de Milou. Son visage régulier, surmonté d'une chevelure blonde légèrement teinte, approchait la beauté lisse des photographies de magazines. La moindre marque, un froncement de sourcils par exemple, détruisait le bel équilibre. Milou le savait. Se contrôlait. Il repoussa les pensées négatives — le psychiatre conseillait de les « assassiner dans l'œuf » — en se rappelant que son supermarché « tournait » maintenant tout seul en dégageant des bénéfices. Ses autres sources de revenus ne

craignaient rien non plus : il avait tissé un tel réseau de relations que les camions de Bordoux étaient inutiles. Milou était un personnage important à Sponge.

C'était la fille au bord de l'abîme qui était responsable de ce coup de blues. Milou éjecta la cassette, plaça celle de Khaled. L'Arabe le divertissait. Milou adorait l'écouter à la télévision. Il était homo ou quoi ce type ? se demandait Milou. Il ne parvenait pas à se faire une opinion et ça l'ennuyait. En tout cas, homo ou pas, Khaled parlait comme s'il mâchait des billes et il avançait sur une scène comme s'il chantait avec son cul. Milou ne s'en lassait jamais.

Il diminua le volume sonore. Khaled, d'accord, mais pas au point d'entendre l'Arabe brailler. De toute façon, il ne supporterait pas longtemps sa musique sucrée sans les images qui allaient avec. Milou lorgna la rangée de cassettes alignée dans le casier bricolé par Maurice : il n'en manquerait pas. Le constat le rassérena, ce qui était stupide puisque la Cherokee en était toujours bourrée. C'était même une des tâches prioritaires de Maurice : laver chaque jour la voiture, s'assurer que le casier était plein et varier les titres. Milou ne tenait pas plus d'une heure sans musique.

Il repéra d'abord la pancarte. Sponge : 5 km. En fait, son regard habitué sautait de repère en repère, bien avant qu'ils ne jaillissent sous le mufler de la Cherokee. Il enregistra avec un temps de retard la présence de l'auto-stoppeuse, à côté du panneau. Milou rétrograda, freina. En même temps qu'il accomplissait les gestes, son cerveau regrettait. Il arrivait chez lui, il profitait du paysage, du soleil, des parfums de la nature, bientôt il longerait la rivière et voilà qu'il s'en-

combrerait, pour cinq dérisoires kilomètres, d'une fille qui gâcherait son plaisir. Une attitude d'autant plus irritante qu'il ne prenait jamais d'auto-stoppeurs en temps normal. Trop dangereux. Trop de déséquilibrés traînaient le long des routes. Des gens sales trimbalant des bagages répugnants et qui salopaient vos sièges vite fait. L'euphorie du retour à la maison l'amenait à agir d'une façon idiote.

Quand la Cherokee pila à côté du panneau de signalisation, Milou constata que la fille était très jeune. Moins de dix-huit ans. Elle portait un short complètement indécent.

Pire qu'à poil ! s'insurgea Milou, en lorgnant l'étoffe enfoncée dans la fente, et là vraiment, il fut exaspéré et furieux.

— Bonjour ! jeta la fille, d'un ton à peine aimable.

Elle se penchait, passait la tête par la fenêtre ouverte de l'autre portière. Belle blonde, d'un scandi-nave classique, rien à dire sauf l'air dédaigneux qu'elle promenait sur son visage revêche, et la voix d'une froideur acérée.

— Vous m'emmenez ?

Comment Milou pouvait-il refuser maintenant ? La beauté de la fille l'agaçait. Depuis quelques mois, Milou goûtait aux hommes, expérience excitante qui rendait les femmes moins attirantes. Ne plus désirer les belles femmes était une sensation nouvelle. Celle-ci ne l'inquiétait pas. Il payait probablement ses abus sexuels, toutes ces filles de Sponge et des environs qui lui tombaient dans les bras au moindre compliment. Il y avait aussi les employées du supermarché qu'il mettait dans son lit, par principe.

Par devoir, rigolait Milou devant ses amis, comme Louis XIV baisait les dames de la cour parce qu'il était le roi.

L'homosexualité était rafraîchissante. Son attrait ne durerait pas et d'ailleurs Milou n'avait aucune envie de s'y installer. Une parenthèse par-ci, par-là dans sa vie sentimentale. L'ersatz de Suédoise se présentait au mauvais moment.

— Vous allez à Sponge ? demanda Milou, sans un sourire.

Il éjecta Khaled, enclencha James Brown, volume en hausse, manière de prévenir la fille qu'elle ne se monte pas le bourrichon. Le type dans la Cherokee n'allait pas la violer dans un fossé, car, bien entendu, la plupart des gens imaginaient ainsi les mœurs des coins perdus de la campagne.

— Oui, je vais à Sponge... Pour le moment... Là ou ailleurs... Sponge me convient...

Milou tiqua. Une emmerdeuse, en plus. La fille ne semblait pas pressée. Elle parlait sans le regarder. Ses yeux balayaient le plancher de la Cherokee, ou les sièges arrière, puis revenaient sur le radio-cassettes d'où James Brown extirpait des « Please Please Please » mélodramatiques.

— Montez ! ordonna Milou, pour en finir avec cette désinvolture.

Il tenta une esquisse de sourire, vite remballée quand la fille balança son énorme sac à dos à l'arrière de la Cherokee. Un choc affreux. Elle allait lui boussiller un siège ! Est-ce qu'elle se doutait seulement, cette pétasse, combien coûtait un siège tendu plein cuir ? Elle s'installa près de Milou, en prenant tout son

temps. Le short lui sciait les cuisses. Le tissu était aspiré par le sexe et le T-shirt soulevé découvrait son nombril, libérant à demi les seins bronzés, sans soutien-gorge. En temps normal, Milou aurait tenté sa chance, les mains effleurant les cuisses sous prétexte de remplacer la cassette. Avec une allumeuse de ce genre, n'importe quoi faisait l'affaire, mais là, il ne bandait pas, il ne ressentait rien, sauf une intense colère dirigée contre sa stupidité de chauffeur compa-tissant.

En enclenchant la première, il croisa le regard de la fille. Un éclat haineux qui prévenait « bas les pattes, sale con ». Il comprit qu'elle s'exhibait par provocation, et que l'homme qui s'y risquerait recevrait une gifle. Mais Milou sut aussi, dès que la Cherokee roula, qu'il n'était pas prêt d'éprouver quoi que ce soit pour une fille si jeune, car à peine le 4~4 émit-il le doux grondement de son moteur racé que l'image de Babeth Bordoux se superposa à celle de l'auto-stoppeuse.

James Brown attaqua « Hey America » précisément à la jonction de la D7 et de la N141. Sur ce tronçon de nationale qui dominait la vallée, puis s'en éloignait, comme si elle refusait de faire une incursion chez les ploucs, remarqua Milou avec amertume, il découvrit Sponge en contrebas, lovée à l'endroit le plus resserré. Un kilomètre de nationale, il bifurquait sur la D12, un plongeon, et dans dix minutes, la maison, Maurice l'accueillant du thé noir dont il détenait le secret, la routine des affaires, légales ou non, et hop ça roule, se disait Milou, avant de humer une dernière fois les lourdes senteurs de l'été accrochées au-dessus des prairies.

dégoût, qu'aucun appel téléphonique ne s'était produit la veille ou au cours de la nuit.

Milou s'habilla soigneusement. Pantalon de lin Angelo Tarlazzi, aux plis flous. Chemisette de soie veinée de bleu, ouverte sur sa poitrine encore bronzée malgré l'arrêt des séances d'U.V. depuis trois semaines. Il but plusieurs cafés, mit The Cure qu'il n'écouta pas. Il surveillait sans cesse Julie, enfermée dans la cuisine. Le poison agissait lentement. La chatte se lessivait les poils ou dormait. Milou calma son impatience, il apprendrait la nouvelle ce soir, après la corvée harassante de la fête, en découvrant Maurice en larmes et au fond ce serait une bonne leçon.

Il quitta la maison vers onze heures. Sans enthousiasme. Il s'attarda d'abord sur la terrasse, sous la boule gluante du soleil accrochée haut dans un ciel bleu-blanc. Il ne pensait qu'à un flot de Carlsberg glacé, mais il devait y aller mollo côté boisson, la journée de la Saint-Bernard consistant essentiellement à s'imbiber. Il repoussait l'instant du départ tout en sachant qu'il se déciderait, qu'ils ne comptent pas s'en tirer comme ça, s'empiffrer tranquillement de frites et se noyer de bière, rigoler, se foutre de lui car ils ne s'en priveraient pas, sauf s'il allait de groupe en groupe, alors là ils la fermeraient, « salut Milou, comment ça va ? » et Milou ne lâcherait pas leur main, de gré ou de force, jusqu'à ce qu'ils s'extirpent un sourire. Il tâta sa poche — le revolver de Dolorès — geste inutile tellement le renflement était visible. T'as la trique Milou ? plaisanteraient sûrement deux ou trois crétins.

Pas de nouvelle inscription sur la façade. Le constat

rassurant décida enfin Milou. Il traversa la fournaise jusqu'à la Cherokee, sans trop se presser quand même, marche après marche dans l'escalier, comme un chalu-tier quitte le port un jour de grain. Le cauchemar le percuta à la dernière marche. Une colline immonde de fumier devant la porte du garage, une autre sur la pelouse, une troisième barrant l'allée. Milou n'avait rien entendu durant la nuit. Rien senti. Lexamil et alcool ? Il n'attribua le désastre ni à l'un ni à l'autre. Maurice. Maurice avait pris sa journée de congé. Il avait vu le fumier. Et rien dit. Il s'en lavait les mains, Maurice. Et Milou espéra que Julie agonisait dans la cuisine.

Il n'eut pas besoin de contourner les rosiers, d'aller sous le tilleul où il avait garé la Cherokee, pour apprendre qu'elle était à nouveau pleine de merde. Elle l'était. Pas du fumier de la ferme Alsina ou de la ferme Bordenave, de la merde humaine. Milou se raidit de dégoût devant la portière ouverte.

Il ne se laisserait pas intimider. Milou s'empara du revolver de Dolorès et tira sur un buisson. Voilà ce qu'il leur réservait. Il vérifia le barillet. Trois projectiles.

Milou se mit en marche vers Sponge. Comment atteindre la ville sans boire, il se le demandait Milou, mais il y parviendrait et ils feraient la gueule quand ils le verraient traverser la foule, s'attabler à la buvette et grimper dans les manèges. Au moins trois kilomètres, supputa Milou, emporté par une vague de désespoir en apercevant le sillon grisé de la départementale déroulé au milieu des champs et au loin, très loin, les premières maisons de Sponge posées sur une frange de

ciel. Au bout du chemin pierreux reliant la maison à la route bitumée, son pantalon était couvert de poussière.

— Bande de fumiers ! hurla Milou et heureusement une Twingo violette, immatriculée en Allemagne, venait sur la départementale.

Milou s'avança sur le bitume.

— Hé ! eut le temps de crier le conducteur.

Milou lui fourrait déjà le revolver sur la tempe et le tirait hors de sa bagnole de pédé, quelle allure j'aurai dans une Twingo violette, se lamentait Milou en songeant à la Cherokee.

— Tire-toi !

Il s'installa au volant sans regarder le gosse inconnu, une petite vingtaine d'années, qui se sauvait en pleurnichant je ne sais quoi.

Milou opéra un demi-tour approximatif tout en vérifiant le tableau de bord. Un lecteur de cassettes. Sa main fébrile tourna le bouton de commande et poussa la cassette engagée dans le logement.

Une musique à déchirer les tympanes éventra l'habitable exigu de la Twingo. Des sons de toute façon. Milou laissa le mugissement se répandre. Il roulait doucement, afin que la musique le noie. Elle commençait d'ailleurs à lui plaire, il n'était pas difficile Milou, la fille qu'il avait ramassée au bord de la route le lui avait dit. Il se demanda brièvement ce qu'elle était devenue, puis sa main cueillit le boîtier vide de la cassette posé sur le siège d'à côté. Il lut « Smashing Pumpkins : Collie and the Infinite Sadness », repéra quatre personnages asexués dont une tête blonde munie d'un regard d'envapé. Milou décida d'acheter un C.D. du groupe.

Il y avait déjà du monde dans les rues. La Twingo hurlante des Smashing Pumpkins se fraya un chemin à travers la foule joyeuse qui investissait la Grande Rue. Peu de gens identifièrent Milou à cause de la Twingo violette ou du vacarme. La sonorisation accrochée aux façades gueulait des annonces ou des bribes de musique cabossée. Surtout, ils avaient du pain sur la planche, descendre et remonter la Grande Rue, boire des bières ou du vin aux stands ouverts, repérer les connaissances et se rendre sur la place où se rassemblaient les attractions. La ville sentait la frite, le sucre fondu de la barbe à papa, la saucisse grillée mais pas encore cette odeur de vinasse qui la submergerait au milieu de la nuit.

Milou ne repéra aucune place de parking libre. Personne ne lui cria, comme les autres années, « mets-toi là, Milou, je m'en vais ». Il tourna autour du monument aux morts, des gamins l'aperçurent et rirent sans raison.

— Rigolez ! marmonna Milou. Ça ne durera pas !

Il s'engagea dans une ruelle, un cul-de-sac interdit à toute circulation. La Twingo passait juste à certains endroits. Milou l'abandonna, Smashing Pumpkins libérant une musique douloureuse, mais de toute manière la musique brailerait dans les rues de Sponge jusque tard dans la nuit.

Il avala une barrette de Lexomil. Pure précaution.

Il parcourut la Grande Rue, Milou, adoptant le sens du courant, un flot à droite, un flot à gauche, un qui montait, un qui descendait.

— Salut Milou, ça va ? dirent de rares voix.

Les autres se défilaient. Changeaient de files, ou

alors une grimace, un vague signe de la main. Il y avait déjà des canettes vides sur le sol, des boîtes de coca et des papiers gras. Pas mal sifflaient des verres de blanc ici ou là, un aligoté à 10 francs la descente, Milou leur vendait la bouteille 20 francs, ils s'octroyaient un bénéfice de trois cents pour cent et Milou approuvait puisque ce n'était pas de l'aligoté, sauf sur l'étiquette, un corbière ou un blanc italien importé, il ne se souvenait plus Milou, mais il se souvenait quand même du prix, trois francs le litre, et de la quantité, un camion citerne entier.

Il les baisait Milou, et comment.

Devant lui marchaient les frères Alsina. Accompagnés de leur femme, des jumelles aux cheveux d'un noir d'orage, jusqu'aux reins, et des culs somptueux. Comment ces deux ploucs avaient-ils pu épouser de pareilles panthères, plus belles encore à trente-cinq ans qu'à vingt-cinq, sinon à cause de leurs terres, quatre cents hectares quasi d'un seul tenant, sans compter les bâtiments de ferme dispersés dans la région, rachetés une bouchée de pain quand les petits paysans du coin n'avaient plus réussi à tenir le rythme de la production à l'américaine.

Celles-là, bernique, malgré les cadeaux, des fausses montres Cartier et des faux foulards Hermès, elles prenaient, remerciaient et Milou ne voyait que leurs hanches se balader devant ses yeux avides et leurs culs de panthères prétentieuses grimper dans leur Espace Renault.

Milou tira l'épaule de Jérôme Alsina. Ils se retournèrent tous les quatre, en bloc, comme avertis d'un danger.

— Ah, c'est toi Milou, nota Jérôme, avec ce tic du menton faisant une embardée sous l'effet de la contrariété.

Le courant des Spongeois buta sur le groupe arrêté qui barrait la rue. Pierre Alsina en profita.

— On gêne. On se verra sur la place.

Milou ne se laisserait pas malmener. Il retint Pierrot Alsina par le bras avant qu'il ne se remette en branle. Il n'aimait pas l'attitude des greluches, Milou, mais alors pas du tout, elles se parlaient comme s'il n'existait pas.

— Bon, on en a pour longtemps ? s'impacienta Claudine et la sœur, Maria, approuva. Si ça dure, on vous retrouve à la buvette de la place.

Milou se doutait qu'elles ne bougeraient pas, ne serait-ce qu'à cause de la curiosité et surtout parce que Jérôme et Pierre n'étaient pas des comiques et que les femmes ne devaient pas la ramener quand leur mari était dans les parages.

— Vous n'êtes pas au feu, dit Milou. On prendra un verre ensemble à la buvette, sur le coup de midi ?

— C'est que... commença Jérôme.

— On n'a pas à parler affaire ? intervint Milou.

Il faisait semblant de réfléchir. Visage en masque de théâtre. Les frères Alsina se consultèrent du regard. Autant dire qu'ils capitulaient car Milou les tenait. Des livraisons d'aliments interdits, pour bétail, qu'il obtenait sans contrôle des services vétérinaires et maintenant plus question de revenir en arrière, surtout avec ces histoires de vaches folles, ils allaient à la ruine et même pire si Milou lâchait le morceau.

« Allez-y, débattiez-vous, mes salauds », jubilait Milou et quand Pierrot déclara « bon, d'accord, on se prend l'apéro tout à l'heure », il hocha la tête, soudain heureux. Il les aurait tous ainsi, les uns après les autres et il enfonça le coin en disant :

— Eh oui, c'est moins drôle que le rodéo de l'autre nuit, n'est-ce pas ?

Les femmes halaient les maris et le courant descendant de la foule les emporta. Soulagés. Milou entendit Pierrot qui criait en marchant.

— Qu'est-ce que tu racontes, Milou ?

Il déambula un long moment. La Grande Rue se remplissait encore et encore. Les villages des environs rappliquaient. Il captura des mains, Milou, tapota des épaules. On lui répondit « salut Milou, comment ça va ? », suivi aussitôt d'un « à plus tard ». Personne ne profita de l'ambiance de la fête pour l'entraîner à la buvette. Les autres années, il n'en finissait pas de s'asseoir à la buvette.

— Tu bois un coup Milou, j'aurais un service à te demander... Marcel, sers-nous une bouteille de champ !

Marcel servait le mousseux baptisé champagne et Milou buvait, satisfait de la brûlure acide du liquide, et il écoutait et presque toujours le quémandeur obtenait satisfaction en échange du billet de cent francs donné à Marcel. Voilà ce qu'il avait été Milou, durant tant d'années, le brave gars au service de tous et maintenant, on l'évitait.

Il supportait, Milou.

Il supportait même l'insupportable musique des

rues. « La Danse des canards », sans arrêt « La Danse des canards ». L'année précédente, Milou avait dansé ça au bal, avec la femme du maire, une mocheté de soixante ans fourrée dans le sac d'une robe à pois rouges. Elle menait la ville à la place de son mari, toute la ville le savait et Milou le savait aussi, voilà pourquoi il avait fait le tour de la piste cirée en brailant « coin coin coin coin » et après, « La Salsa du démon », et pendant qu'il gesticulait d'une façon obscène au milieu des rires et des confettis, il pensait aux tangos vaporeux de son enfance, à la robe de sa connasse de mère enroulée autour de ses hanches, heureusement qu'elle ne le voyait pas transpirer sous la bâche du bal monté.

Milou frissonnait de honte.

Sur la place du marché, où se rassemblaient les attractions, régnait une cacophonie délirante. Chaque baraque voulait bâillonner celle d'à côté par sa sono chauffée à blanc. Des gosses couraient et criaient. Les carabines des tirs forains. Les pétards. La place se gonflait à l'approche de midi. La Grande Rue était une conduite déversant des grappes humaines par jets convulsifs. Le bruit infernal durerait jusque vers 13 heures, le calme reviendrait pendant le déjeuner et le raout reprendrait en fin d'après-midi.

Il se rendrait bientôt à la buvette. Perspective pénible qu'il retardait. De toute façon, il n'aimait pas cet endroit. Deux cents chaises lattées dispersées autour de tout ce qui pouvait faire office de table. Vin blanc, mousseux, bière. Coca pour les enfants. La mairie gérait les lieux, l'argent rentrait à flots ininterrompus grâce aux employés municipaux au turbin.

Laver les verres ou servir et ils adoraient ça le bruit du tiroir-caisse qui s'ouvrait. Pourtant, ils n'en profitaient pas, mais Milou en profitait lui, fournisseur unique de la mairie. Il repoussait cependant le moment où il s'assiérait sur une des chaises inconfortables, seul sous le parasol Kronenbourg. Il hèlerait l'un ou l'autre, « assieds-toi, je t'offre un verre », et son regard meurtrier plierait les jambes du type et l'obligerait à poser ses fesses.

Milou dériva vers la partie nord de la place, la plus éloignée de la buvette. Une sono lui agressa les tympans.

— A tous les coups on gagne messieursdames, trois billets dix francs.

Son regard capta un étal de lots aux couleurs criardes, une grande roue qui tournait et de rares personnes devant la baraque, qui dépiautaient leurs billets. L'année précédente, Milou avait gagné une poupée. Il avait acheté cent cinquante billets.

— Vous en prenez combien ? avait demandé le forain, incrédule.

— Cent cinquante !

Autour, les gens s'extasiaient, en trente secondes la rumeur avait balayé la place. Milou claque cinq cents balles à la loterie !

Près de lui se trouvait Bordenave, un agriculteur riche comme Crésus et il avait poussé Milou du coude.

— Déconne pas, Milou, t'es pas raisonnable.

La poupée mesurait un mètre trente. Une robe rose sous laquelle on voyait une culotte rose. La poupée dégoûta Milou dès qu'il eut le plastique mou entre ses

mains et cet abandon complet du jouet contre son propre corps. Une fillette en avait hérité.

— Tiens, je te la donne !

Il était aussitôt parti vers un autre stand, ne laissant à l'inconnue aucune possibilité de refus. Sa générosité indifférente avait servi sa popularité.

Milou évoquait ce souvenir en approchant de la chenille. Il aimait ce manège, s'en offrait des tours chaque année, grisé par la vitesse et cette impression délicieuse du corps qui se dédouble, une partie plaquée au siège de la voiture, l'autre aspirée par la sensation d'apesanteur et se diluant dans le tourbillon frénétique.

Milou aimait aussi la fille pressée contre lui. Il choisissait soigneusement celle qui accompagnerait son tour de chenille. Quand la toile se rabattait au-dessus de leur tête, il en profitait Milou et ensuite, à l'arrêt du manège, elle rougissait, tirait sa robe sur ses genoux, « oh, monsieur Milou » et si ça lui convenait Milou, il dirigeait la Cherokee vers la maison et hop ça roule, pas plus longtemps qu'un aller et retour.

Milou considéra le ruban hurlant qui tournait à grande vitesse, propulsé par une sono rauque, une chanson de Bernard Lavilliers, quelle plaie estima Milou plus ou moins hébété par le tournoiement. Il détestait ce chanteur qu'il appelait « le camionneur vociférant ». Il s'efforçait de ne penser qu'au plaisir de la chenille et il repérait la voiture dans laquelle il grimperait. Que des enfants. Il était dépité, les trois quarts du manège étaient vides. Personne n'attendait pour monter. Le désespoir le submergea. Il était seul. Il tournoierait seul. La coupole de toile se refermerait

au-dessus de sa tête, l'emprisonnant dans la nuit et la chenille l'emporterait, fonçant en rond comme s'il cherchait à rattraper quelque chose qu'il n'atteindrait jamais. A quoi bon.

Le plaisir s'était envolé, mais, parce qu'il avait échoué là, Milou acheta cependant un billet et monta au hasard dans une voiture. Il y avait une gamine d'une dizaine d'années. Elle léchait une sucette, une Pierrot boule. Le manège tardait à repartir. Milou entendait les lapements de la fillette sur la sucette. Il la dévisagea sévèrement mais l'insupportable succion continua. La fillette épiait aussi Milou. Elle tenait sa longue natte de cheveux sombres de son autre main et s'en balayait la joue. Bernard Lavilliers se tut et la chenille démarra enfin, lentement. Milou s'en désintéressait, il n'éprouvait qu'exaspération à être dans un manège avec une fille de dix ans.

— On ne peut pas aller plus vite ? hurla Milou en passant devant la cabine du forain.

L'homme réglait la sonorisation qui craquait. Les parasites cessèrent et Milou entendit Arno. Il n'en revenait pas. Arno ici. Surtout cette chanson. Il écouta les paroles, complètement sidéré, comme s'il ne les connaissait pas et s'il y avait une chanson qu'il connaissait Milou c'était celle d'Arno, et d'ailleurs il chantonna aussi. La gamine n'attendait que ça pour parler à son tour car elle cria — sa voix résonna comme une crécelle de stade dans le cerveau de Milou, ferme-la, tu ne vois pas que j'écoute Arno — et elle se répéta.

— C'est vrai que tu as tué Babeth ?

Milou n'entendait plus Arno. Plus la rumeur de la fête. Plus le bruit de la machinerie sous la voiture.

— Ma mère dit que tu as tué Babeth ! hurla la fillette. Moi je la crois pas, parce que tu chantes.

— Tais-toi ! ordonna Milou entre ses dents boulonnées par la fureur et, évidemment, la gamine ne comprit pas.

La chenille prenait de la vitesse, les engrenages claquaient.

— Ma mère dit aussi que t'es un pédé qui le fait avec un bougnoule. C'est quoi un pédé et un bougnoule ?

— Nom de Dieu ferme-la ! gronda Milou et cette fois la fillette entendit car elle s'autorisa une grimace têtue en pointant sa sucette vers Milou.

— Pourquoi je la fermerais ? T'es pas ma mère !

La toile de la chenille se rabattit au-dessus de leur tête. La nuit. Enfin la paix. Mais la gamine insista.

— Je la fermerai pas !

— Tais-toi, je t'en prie tais-toi, sanglota Milou.

Pour la convaincre, il enroula la natte autour de son cou, c'était pratique, juste à la dimension de la gracile circonférence, « tu me chatouilles, arrête ». Milou serra plus fort, seulement pour qu'elle se taise, il n'exigeait pas autre chose que le silence sous la toile et la voix d'Arno issue du monde extérieur.

La carapace de la chenille se releva, le soleil percuta Milou et il abandonna tout, se rejeta en arrière sur le siège pendant que chuintaient les freins du manège et quand la chenille stoppa, Milou bondit hors de la voiture et s'enfuit, poursuivi par le cri de la gamine.

— Fais encore un tour avec moi, t'es rigolo !

*
* *

Milou s'était encore approché du gouffre au cours de la journée. Il observait avec désespoir le délitement de sa vie, bloc de roche détaché roulant vers le vide. Mais comment l'arrêter ?

Il n'avait plus qu'une carte à jouer Milou.

Il entra sous la tente où se tenait le traditionnel loto de la Saint-Bernard. Quatre cents personnes.

Le silence tomba comme un filet. Milou remonta l'allée centrale. Il fixait la tribune, l'amoncellement des lots empilés derrière, une muraille de cartons représentant un beau paquet de fric se répétait Milou en avançant. Il les arrosait les Spongeois, il ne fallait pas qu'ils l'oublient. Une barre de Lexomil juste avant d'entrer, sans compter les verres d'apéritifs pris à la buvette jusque vers 14 heures et après qu'avait-il fait Milou ? Il ne s'en souvenait plus, mais qu'importe, il tenait, il était fidèle au rendez-vous annuel. Il leur montrerait.

L'allée centrale était longue. Interminable et quelle chaleur là-dessous, suffoquait Milou, la chemise trempée, comment les gens respiraient-ils dans une pareille étuve ? Les jambes de Milou vibraient, pourvu que je tienne jusqu'à la chaise, et il fixa la chaise en ramassant son énergie, si concentré Milou qu'il n'entendit pas la voix percer le silence, « assassin », ni l'autre qui lui ordonnait de se taire.

Milou s'effondra sur la chaise.

Les conversations reprirent. Et les bruits qui allaient avec. Milou tripota le micro, cherchant comment le

décrocher de son support. Il ne remarqua pas l'absence du maire et des adjoints. Ne s'étonna pas d'être seul. La musique redémarra, tout se passerait bien finalement, décida Milou quand Joe Cocker rocailla un morceau inconnu. Il leva le bras, donnant ainsi l'ordre de couper l'animation musicale. Joe Cocker se tut.

Milou tapota le micro. L'attention fut immédiate.

— Bon, dit Milou.

Et maintenant, je dis quoi ? se demanda Milou. Il tapota le micro plusieurs fois, répéta « bon », enchaîna par « un, deux, trois, vous m'entendez ? On crève de chaud sous cette tente, n'est-ce pas ? » Un silence glacial lui répondit. Qu'est-ce qu'ils attendent ? s'interrogea Milou, comme s'il découvrait soudain les quatre cents têtes tournées vers lui, et pourquoi on m'a installé sur cette estrade ?

— Ça vient ? cria une voix.

Deux chiens apparurent dans l'allée. La remontrèrent en jouant. Deux corniauds noirs. Milou les reconnut au premier coup d'œil, Arthur et Jeff, et sa joie d'être avec eux cautérisa son angoisse.

— Ils ont fait tout ce chemin pour me retrouver, s'extasiait Milou, mais il était aussi en colère contre Maurice dont la surveillance était prise en défaut.

Un des chiens aboya. La mémoire pulvérisa alors le bonheur de Milou. Arthur et Jeff étaient morts et enterrés. Ces salauds étaient les coupables. Coupables. Il empoigna le micro, le tira violemment jusqu'à ses lèvres violacées.

— Vous êtes des assassins ! hurla Milou, trop près du micro, si bien que la sono ne renvoya qu'une bouillie incompréhensible.

Il répéta, encore plus fort, les amplis explosèrent, des éclats de mots dont ne ressortait qu'un cri s'étirant en écho qui disait « in in in in ». La foule commença à rire. Se faire traiter d'assassins les amuse, se révolta Milou, impuissant.

Anéanti de tants d'efforts inutiles, Milou.

— Sacré Milou, il en tient une bonne ! s'écria une voix quand la sonorisation cessa de se plaindre.

— Pédés ! jeta une autre voix.

Milou ne comprit pas que l'injure s'adressait aux chiens, deux mâles qui s'adonnaient maintenant à des jeux sexuels dans l'allée. Les rires enflèrent, il y eut d'autres « pédés » dont Milou cherchait vainement à repérer l'origine, mais il y avait trop de monde et un mal de tête atroce lui griffait la nuque.

Les rires refluèrent. Il n'en restait que quelques-uns. Milou respira dans le micro, halètement amplifié d'un athlète en fin de course.

— Assassin ! lança quelqu'un, du côté de l'entrée.

— Qui a dit ça ? hurla Milou.

— Moi !

Il chercha le « moi », Milou, mais il ne voyait plus grand-chose clairement et d'ailleurs, à l'opposé, quelqu'un scanda « Ba-beth, Ba-beth » et la tente reprit l'appel, timidement d'abord, puis de façon de plus en plus assurée, comme on acclame un joueur de foot, « Ba-beth, Ba-beth » et ils tapaient sur les tables, ils se regardaient, riaient et ceux qui s'étaient tus jusque-là s'y mettaient aussi. Après tout, c'était la Saint-Bernard, on était là pour rigoler.

Ils sont soûls, se dit Milou, ils sont tellement soûls qu'ils sont capables de me lyncher. Il repéra la sortie

de secours, assez éloignée de l'estrade mais dans son dos. Est-ce qu'il aurait assez de temps ou est-ce qu'un excité se jetterait sur lui dès qu'il quitterait la tribune ?

Il y eut alors deux détonations. Les cris et les rires n'empêchèrent pas Milou de les entendre. On lui tirait dessus. Milou estima qu'on lui tirait dessus depuis le fond de la tente. Comment ne pas confondre aussi, avec tout ce bruit, les claquements de la bâche secouée par le vent d'orage qui se levait, avec des détonations ?

Sortir et fuir.

Milou prit le revolver de Dolorès Quintet. Tira deux fois au hasard. Panique. Panique que Milou ne contempla pas du haut de l'estrade parce qu'il se précipitait vers la sortie de secours, barrée symboliquement d'un plastique fluo rouge qu'il arracha.

Milou gara la Twingo devant la maison de Bordoux. Il découvrit pour la première fois, à travers le halo blême des phares, la vaste esplanade sur laquelle s'alignaient des camions et, en arrière, les hangars métalliques. L'entreprise, quoique fermée depuis une dizaine de jours, semblait prête à redémarrer.

Est-ce qu'ils me cherchent ? se demanda Milou, le corps assailli de tremblements convulsifs. Il grattait les cloques de peur surgies sur sa peau, petits monticules rosâtres poussés comme des volcans, d'où suintait une lymphe poisseuse quand il les pressait. Il décida que la fête avait dû prendre la priorité. Ils buvaient. Ils dansaient. Ils attendraient la fin de la Saint-Bernard. Milou considéra avec effroi le lecteur de cassettes de la Twingo. Il avait rendu l'âme pendant qu'il se terrait à l'Auberge du Moulin. Six heures assis dans la voiture dissimulée dans les broussailles. La panne pendant une chanson de John Lee Hooker, « Good rockin mama », c'était marqué sur le boîtier de l'enregistrement. Mais qui était John Lee Hooker, ça il ne le saurait jamais.

Sans musique, le cerveau de Milou décidait plus vite et dans la cour de l'Auberge du Moulin, il opta pour la mort de Bordoux. La dernière balle du revol-

ver. Il était responsable de tout ce qui était arrivé. Sa mort les calmerait. Ils n'auraient pas d'autre solution que de se calmer puisque personne n'exercerait de pression sur eux. L'oubli viendrait.

L'oubli vient toujours, se persuadait Milou. Mais les images qui s'imposaient le montraient tirant sur la foule. Je suis foutu, corrigeait aussitôt Milou. Les flics me cherchent et m'arrêteront. Il étreignait l'arme. Au moins, il aurait tué le vieux Bordoux.

La porte de la maison n'était pas fermée. Une splendide maison, jugea Milou. Il trouva un interrupteur, alluma et découvrit devant lui le long tunnel d'un couloir étroit, carrelé, tendu d'une tapisserie pisseuse et cette médiocrité intérieure, en contradiction avec la beauté extérieure de la bâtisse, contraria Milou.

— Il y a quelqu'un ?

Il n'avait pas peur. Peur de quoi ? D'un vieux qui se morfondait parce que sa fille était morte ? Qu'il apparaisse au bout du couloir et hop ça roule, se dit Milou, mais l'expression ne lui apporta pas la satisfaction habituelle, car il n'était pas sûr de gagner Milou, il s'en doutait et au contraire, il regretta de l'avoir utilisée, même en catimini dans sa tête.

Il pénétra dans une pièce. Alluma. Une cuisine. Il y régnait un indescriptible désordre, des chaises renversées, de la vaisselle brisée, de la nourriture collée au carrelage, apparemment des spaghettis, et une odeur âcre, qu'est-ce que ça pue, s'exclama Milou sans s'étonner de l'existence de quatre lecteurs de cassettes.

Un cambriolage ?

Il n'entendait que le pétilllement du néon, Milou. Anormal. Il avait fait du bruit, surtout en piétinant les

éclats de verre, en appelant encore « il y a quelqu'un » et Bordoux aurait dû venir. Il est parti, s'affola Milou, il ouvrit les portes les unes après les autres, les rabatant avec violence. La maison était une porcherie. Odeurs d'urine et de merde, excréments et vomissures. Partout des lecteurs de cassettes et partout aussi des boîtiers vides, des cassettes, de la bande magnétique déroulée, mêlée aux objets, semée ici ou là comme un jeu de piste, et Milou suivit la piste lentement, effaré, le revolver de Dolorès en main, sans appeler parce que Bordoux n'habitait plus la maison. Mais qui alors s'y cachait et l'avait saccagée ?

Comme chez moi, remarqua Milou et cette égalité de traitement le rassura.

Quand même, à quoi rimaient ces lecteurs et ces cassettes éventrées ? Un fou, voilà ce qu'il était Bordoux, car Milou aimait aussi la musique mais pas au point de disséminer ainsi un nombre consternant d'appareils.

Bordoux se trouvait dans une chambre. Celle de Babeth, nota Milou, d'après les affiches accrochées aux murs. Bordoux était mort. Une momie. Milou le reconnut à peine. Feuille morte.

Milou considérait le vieux recroquevillé sur le sol. Comment ce paquet d'os secs avait-il pu exercer une telle autorité sur la ville ? Que s'était-il passé ? Au fond, il était satisfait Milou que Bordoux soit mort sans qu'il s'en mêle. Il soupira, à la fois épuisé et détendu, rangea le revolver et remarqua encore la présence de plusieurs lecteurs de cassettes. Il s'assit sur le lit, ne sachant quelle décision prendre. La mort du vieux le laissait sans projet. Il posa un des lecteurs sur

ses genoux, appuya sur « play ». Une sorte de réflexe chez lui. Une voix frêle, hésitante, murmura sous la trappe. Une voix de fille. Babeth Bordoux, réalisa aussitôt Milou. Il voulut enfoncer la touche « stop » mais la fille dit « je te hais, tu es mon père et je te hais » et elle le répéta et se mit à pleurer. Milou monta le son pour écouter les pleurs de la fille qu'il avait tuée avec la Cherokee. Des pleurs qui le terrorisaient. Ils redonnaient vie à la fille et la faisaient mourir en même temps. Jamais Milou n'avait pensé que Babeth Bordoux pouvait pleurer, elle n'était qu'un nom et un prénom associés à une forme inerte sous les roues de sa voiture et voilà qu'il découvrait sa voix, Milou. Les pleurs duraient. Milou tremblait et Babeth pleurait en confirmant de temps en temps, « je te hais » et à la fin la fille dit : « Je te hais, papa. »

Elle cessa de pleurer.

« Toutes ces nuits où tu te glissais dans mon lit quand j'étais petite, je pensais les avoir oubliées. Je croyais qu'en pension j'oublierais tout, mais mes cauchemars ne m'ont pas quitté. Je n'avais même pas la volonté de te dire non quand tu me suppliais de rentrer pendant les vacances. Je revenais, comme une esclave. »

Quelques parasites. Un silence. Le ronflement du magnétophone. Milou colla son oreille au haut-parleur. Babeth parla et le son fut si puissant que Milou sursauta.

« Je suis incapable de rire, de m'amuser. Je serai incapable de faire l'amour avec le garçon que j'aimerai. Et je suis même incapable de vivre normalement, de me confier à mon amie, ma seule amie. Tout me

fait peur. Je suis anormale pour toujours. Tu es responsable mon père, alors je vais te punir parce que tu ne peux pas t'en tirer comme ça. »

Silence encore. Très court.

— Une seule punition peut t'atteindre. Une seule. Tu m'aimes ? Tu dis que tu m'aimes ? Que tu ne vis que pour moi ? Alors, tu vas me perdre. Quand tu écouteras cette cassette, je serai morte. Je termine cet enregistrement, prends mon vélo et je me jetterai sous les roues du premier véhicule qui se présentera... »

Milou entendit-il la suite ? Sans doute pas.

Il regardait ses mains, Milou. Ses mains immobiles, sans le moindre tremblement maintenant et qu'il avait posées sur ses genoux et il se disait Milou qu'il s'était trompé depuis le début. Pas seulement parce qu'il était tombé au fond d'un puits à la suite d'une erreur, d'une fille qui se suicide et parce qu'on l'accusait d'assassinat. Pas seulement. Ça, c'était même dérisoire, presque comique. Milou revisitait sa vie, comme un condamné à mort, sa vie qui n'était qu'une erreur, une dramatique erreur. Il s'était trompé de A jusqu'à Z Milou.

Un condamné à mort, voilà ce qu'il était Milou. Les flics viendraient. A l'aube, probablement.

Il s'était sacrément fait avoir, Milou. Il croyait ne tenir que des atouts dans ses mains mais, il n'avait pas une seule bonne carte.

Il ne ressentait plus qu'une immense lassitude, Milou. Il quitta la chambre de Babeth, retourna dans le salon, là où il avait repéré une chaîne et une pile de C.D. Il en tira un au hasard, ainsi qu'il le faisait souvent. Le hasard déterminait la tonalité de la journée qui commençait et le lundi commençait, il était une

heure du matin. Milou pensait aussi à Maurice, il se disait qu'il avait mangé le rosbif et se demandait quelle carte le majordome avait tirée. La bonne, espéra Milou. Il désira ardemment que Maurice ait tiré la bonne. Sans trop y croire.

Il éteignit la lumière, se coula dans un fauteuil. Enfonça le « play » de la télécommande. Le hasard organisait étrangement les choses : Jacques Dutronc entama « L'Hôtesse de l'air » et Milou l'accompagna au moment du refrain, « toute ma vie j'ai rêvé d'être une hôtesse de l'air, toute ma vie j'ai rêvé d'avoir les fesses en l'air ».

Milou plaça le revolver de Dolorès sur sa tempe et appuya sur la détente.

